

et qui renferment les spores ou organes reproducteurs. Il se divise en plusieurs sections, qui forment, pour plusieurs auteurs, des genres distincts, et dont les trois principales sont : les *bolets* proprement dits, à pédicule central, à tubes adhérents entre eux et formant une masse qui se sépare facilement du chapeau ; les *polypores*, dont le chapeau est revêtu en dessous de tubes adhérents avec lui, enchaînés par leur extrémité dans une membrane homogène, et ne laissant voir que leurs ouvertures ou pores ; enfin, les *fstulines*, à tubes libres et non soudés entre eux.

Le genre *bolet* renferme un grand nombre d'espèces alimentaires ou malfaisantes, d'autres qui sont employées en médecine, dans les arts ou dans l'industrie. Parmi les premiers, nous remarquerons d'abord le *bolet comestible* (*boletus edulis*), appelé plus communément ceps, cepe, gyrolle, bruguet, potiron, etc. Ce champignon croît à terre dans les bois, durant l'été, et acquiert souvent de grandes dimensions. Sa chair, épaisse, ferme, d'un blanc jaunâtre, a une saveur très-agréable, qui se rapproche de celle de la noisette. On en fait une grande consommation, surtout dans le midi de la France. Confit dans l'huile ou coupé par tranches et desséché, il est l'objet d'un commerce assez étendu dans les environs de Bordeaux. Le *bolet bronzé* (*boletus aereus*), vulgairement ceps noir ou gendarme, croît aux mêmes lieux et possède les mêmes qualités. Nous signalerons encore, dans cette catégorie, le *bolet rude* (*boletus scaber*) ou rous-sille, et sa variété orangée (*boletus aurantiacus*) ; le *bolet en bouquets* (*boletus frondosus*), vulgairement coquille, poule des bois, couveuse, qui croît sur les racines du chêne, et acquiert un poids de plusieurs kilogrammes ; le *bolet du noyer*, mielini, langou ou oreille de noyer (*boletus juglandis*), moins agréable au goût que les précédents ; le *bolet tubéreux* (*boletus tuberosus*), commun en été dans les bois couverts, et qui acquiert d'énormes dimensions ; enfin, le *bolet hépatique* (*boletus hepaticus*), vulgairement foie-de-bœuf ou langue-de-bœuf, qui croît sur le tronc des arbres ; sa chair mollesse, rosée, a une saveur un peu acide et vineuse, mais elle fournit un assez bon aliment.

Bien que le principe vénéneux soit moins développé dans certains *bolets* non comestibles que dans les agarics et les amanites (v. ces mots), néanmoins plusieurs espèces passent à bon droit pour très-malfaisantes, et la plus vulgaire prudence commande de s'en abstenir. Tels sont surtout le *bolet pernicieux* (*boletus luridus*) et le *bolet indigotier* (*boletus cyanescens*), dont le premier ressemble assez, extérieurement, au *bolet comestible*, pour occasionner de dangereuses méprises. Une particularité remarquable permet de distinguer facilement ces champignons, et par conséquent de les éviter. La chair est jaune dans le premier, blanche dans le second ; mais, lorsqu'on la coupe, la surface de la section exposée au contact de l'air devient en peu d'instants d'un bleu très-intense.

Dans la troisième catégorie des *bolets*, nous ne ferons que nommer les *bolets* amadouviens, terme collectif par lequel on désigne plusieurs espèces (*boletus ignarius*, *fomentarius*, *ungulatus*, *ribis*, etc.), qui servent à préparer la substance bien connue, en économie domestique et dans les arts, sous le nom d'*amadou* (v. ce mot). Ce qu'on appelle improprement *agaric* dans les pharmacies est une substance blanchâtre, préparée avec le *bolet* du mélèze (*boletus larici*), quelquefois aussi avec les espèces que nous venons de nommer. On l'emploie, soit à l'extérieur, comme astringent, soit à l'intérieur contre l'hydropisie et la phthisie pulmonaire ou tuberculeuse. On administre encore dans cette dernière maladie le *bolet odorant* (*boletus suaveolens*). Cette espèce sert aussi à faire des sachets d'odeur.

BOLÉTACÉ, ÉE adj. (bo-lé-ta-sé — rad. *bolet*). Bot. Qui ressemble à un bolet. — s. f. pl. Groupe de champignons ayant pour type le genre bolet.

BOLÉTATE s. m. (bo-lé-ta-té — rad. *bolet*). Chim. Sel formé par la combinaison de l'acide bolétique avec une base.

BOLÉTIFORME adj. (bo-lé-ti-for-me — du lat. *boletus*, bolet, et du fr. *forme*). Hist. nat. Qui a la forme d'un bolet.

BOLÉTIN, INE adj. (bo-lé-tain, i-ne — rad. *bolet*). Entom. Qui vit dans les bolets : *Platypèze* BOLÉTINE.

BOLÉTIQUE adj. (bo-lé-ti-ke — rad. *bolet*). Chim. Qualification donnée à un acide qu'on a trouvé dans un champignon du genre bolet.

BOLÉTITE s. f. (bo-lé-ti-té — rad. *bolet*). Polyp. Nom donné par les anciens auteurs à des fossiles qu'ils prenaient pour des champignons pétrifiés, et qui sont des polypiers, du genre alcyonite.

BOLÉTOBIE V. BOLITOBIE, qui est préférable.

BOLÉTOÏDE adj. (bo-lé-to-i-de — de *bolet*, et du gr. *eidōs*, ressemblance). Hist. nat. Qui ressemble à un bolet.

— s. m. pl. Bot. Syn. de BOLÉTACÉES.

BOLÉTOPHAGE V. BOLITOPHAGE, qui est plus régulier.

BOLÉTOPHILE V. BOLITOPHILE, mot plus régulier.

BOLEVERCQ s. m. (bo-le-vèrk). Ancienne forme du mot BOULEVARD.

BOLEYN (Anne DE), reine d'Angleterre. V. BOULEN.

BOLFRI, l'un des trois noms de Bérith. V. ce mot.

BOLGARI, bourg de la Russie d'Europe, gouvernement et à 145 kilom. S.-E. de Kasan, à 6 kilom. E. du Volga ; 945 hab. Ce bourg, construit sur l'emplacement de l'ancienne capitale des Bulgares, renferme des ruines curieuses, longtemps enfouies au milieu de la forêt qui avait envahi la contrée après le passage destructeur des Russes et des Tartares.

BOLGENI (Jean-Vincent), théologien italien, né à Bergame en 1733, mort à Rome en 1811. Il avait professé la philosophie et la théologie à Macerata chez les jésuites, dont il faisait partie, lorsque, cet ordre ayant été supprimé, il fut nommé théologien pénitencier par Pie VI. Bolgeni s'établit en conséquence à Rome, où il défendit la cause et les idées des jésuites dans de nombreux écrits. Les principaux sont : *Esame della vera idea della santa sede* (1785, in-8°) ; *Il Critico corretto* (1786) ; *Fatti drammatici*, etc. (1788, 2 vol. in-8°) ; *Della carità* (1788, 2 vol. in-8°) ; *Apologia* (1792) ; *Problema se i gesuiti siano jacobini* (1794) ; *Il Possesso, principio fondamentale per decidere i casi morali* (1796).

BOLGES, mot dérivé du celtique *Bolg*, qui signifie guerrier, et par lequel on désignait souvent les Belges, habitants de la Gaule Belgique.

BOLGI (Andrea), sculpteur italien, né à Carrare en 1605, mort à Rome en 1656. Élève du Bernin, il produisit un assez grand nombre d'ouvrages, qui ne dépassent pas le niveau de la médiocrité. Ses meilleurs sont une *Sainte Hélène* colossale, à Saint-Pierre de Rome, et un *Saint François* à Saint-Pierre in Montorio.

BOLI, ville de la Turquie d'Asie, dans l'Anatolie, ch.-l. du sandjak de son nom, à 135 kilom. N.-O. d'Angora ; 9,000 hab. Turcs et arméniens. Tanneries, fabriques de coton, vaste bazar. Dans les environs se trouvent des sources minérales qui alimentent des bains très-fréquentés, et les ruines de l'ancienne Hadrianopolis.

BOLICHE s. f. (bo-li-che). Pêch. Filet à deux ailes, avec un manche au milieu.

BOLIDE s. m. (bo-li-de — du gr. *bolis*, *bolidos*, jet, coup). Phys. Corps très-petit, relativement à la masse des planètes, qui erre dans l'espace, et quelquefois traverse notre atmosphère ou même tombe sur la terre : *La grandeur apparente des bolides est souvent celle du disque de la lune*. (Delafosse.) *Les comètes ne peuvent-elles pas être, en grande partie, des bolides du système solaire*. (M.-Br.)

— Encycl. V. AÉROLITHES.

BOLIER s. m. (bo-li-é). Pêch. Petit filet du genre des ganguys, usité en Catalogne.

BOLIN s. m. (bo-lain). Moll. Nom d'une coquille du genre rocher (*murex*). Teinture pourpre que les nègres de Gorée tirent, dit-on, de cette coquille.

BOLINA, ville de la Grèce ancienne, dans l'Achaïe, sur le ruisseau *Bolinaeus* ; en ruine au temps de l'historien Pausanias. Auguste avait transporté à *Patrae* les habitants de Bolina.

BOLINAO, ville de l'Océanie, dans l'archipel des Philippines, sur la côte occidentale de l'île de Luçon, province de Zambales ; 7,350 hab. Chasse, pêche, élevage de bétail ; commerce assez important. La côte sur laquelle s'élève cette ville projetée dans la mer vers le N.-O. un promontoire qui porte aussi le nom de Bolinao.

BOLINGBROKE, bourg d'Angleterre, comté et à 36 kil. E. de Lincoln ; 835 hab. Ruines d'un vieux château ; patrie de Henri IV d'Angleterre.

BOLINGBROKE (Harry Saint-John, vicomte DE), homme d'Etat et écrivain politique anglais, né en 1678 à Battersea, dans le comté de Surrey, mort en 1751. Après une jeunesse orageuse, il épousa la fille du baronnet Winchescombe, et, par l'influence de son beau-père, entra au parlement, où allaient se manifester ses brillantes qualités (1700). Obligé d'opter entre les deux partis qui divisaient l'Angleterre, il se rangea parmi les tories. Nous le voyons, en 1704, commencer sa carrière politique en acceptant le poste de secrétaire d'Etat de la guerre et des lois. Sa vie, jusque-là livrée aux plaisirs, s'écoula dès lors au milieu des luttes parlementaires, des intrigues, des succès et des revers de la politique. Après être resté quatre ans au ministère, Bolingbroke en sortit avec son parti, et fut remplacé par Horace Walpole, qui faisait partie de la faction des whigs. C'est pendant cette retraite de deux années, qu'il se fortifia par l'étude et la réflexion, et se mit en état, grâce à la flexibilité de son génie, d'être à la fois un politique consommé, un grand écrivain et un profond philosophe. On l'a souvent entendu dire, rapporte M. de Villenave, que ces dix années de repos avaient été les plus actives de sa vie. Elles le furent d'autant plus que, même au milieu de ses études, il ne resta cependant pas aussi étranger aux affaires qu'il paraissait l'être. La reine n'avait abandonné ses derniers ministres qu'avec une profonde douleur,

parce que ses desseins secrets avaient besoin d'un ministère tory, et parce que la nouvelle favorite qui avait remplacé auprès d'elle la duchesse de Marlborough était toute dévouée à Robert Harley. La reine Anne se trouva souvent chez cette favorite avec Bolingbroke et avec Harley, et y débattit avec eux les moyens d'affranchir son autorité d'un ministère qu'elle abhorrait. Les événements vinrent servir les souhaits de la reine et la secrète espérance de Bolingbroke.

En 1710, il entra dans le gouvernement de son pays, avec le poste de ministre des affaires étrangères. Il comprit les maux que pourrait causer la continuation de la guerre, et résolut, pour la terminer, de frapper des coups décisifs. C'est ainsi que la paix d'Utrecht, dont il fut l'instigateur, devint l'objet de tous ses travaux. Il employa trois années à préparer ce grand ouvrage, l'orgueil de sa vie, et à le terminer. Il lui fallut, pour y arriver, lutter contre les whigs et les pairs du royaume, la banque d'Angleterre et la compagnie des Indes, lord Marlborough, le prince Eugène, l'empereur d'Allemagne, la Hollande, la jalousie des puissances, la faiblesse de la reine Anne, le manque de décision, l'impéritie et même l'envie de ses collègues. Il vint en France pour arrêter définitivement les bases de ce traité, et fut reçu de la manière la plus flatteuse par le roi soleil, astre qui était alors à son déclin. Enfin la paix fut signée le 5 avril 1713. Ce fut l'apogée de la gloire de Bolingbroke.

Bientôt la mort de la reine Anne et le couronnement du roi George, en amenant les whigs au pouvoir, changea pour lui la face des affaires. La chambre des communes l'accusa hautement de trahison, le roi le destitua, et, menacé même du dernier supplice, il crut prudent de s'enfuir en France. C'est de cette époque que datent ces revirements dans sa conduite politique qui ont fait suspecter sa loyauté. Se voyant solennellement proscrit par un arrêt du parlement, il ne craignit pas d'aller trouver en Lorraine le prétendant Jacques II, dont il devint même le secrétaire d'Etat. Cependant il ne tarda pas à se repentir du coup de tête qui l'avait jeté dans les bras du chevalier de Saint-George, comme on appelait le prétendant, et, pour se ménager une réconciliation avec George, il publia ses *Lettres au chevalier de Windham*, satires dans lesquelles il répandit à pleines mains la ridicule et l'odieuse sur la personne du prétendant et sur ses amis. Ce rôle peu honorable est un des principaux reproches qu'on peut adresser à cet homme d'Etat. Cependant, George lui tenant rigueur, il passa plusieurs années en France, où il se consolait de ses déboires politiques par la culture des lettres. Il s'y remaria avec une nièce de Mme de Maintenon. En 1723, il reçut l'autorisation de rentrer en Angleterre, et fut, deux ans après, réintégré dans ses biens, qui avaient été séquestrés. Il se jeta bientôt de nouveau dans l'arène politique. La chambre haute s'étant fermée devant lui pendant huit années, il combattit le ministère Walpole par la publication de ses fameuses lettres, qui sont encore considérées en Angleterre comme un cours complet de politique. Ce qu'il défendait alors, c'étaient les droits du pays opprimé par un ministère à la fois corrompu et corrompé. Il trouva moyen, dans cette lutte suprême où il n'épargna ni les hommes ni les partis, de se brouiller même avec ses amis politiques, et, après la publication de son admirable *Dissertation sur les partis*, à bon droit considérée comme un chef-d'œuvre de logique et d'éloquence, il revint, en 1735, chercher le calme et la paix dans cette France où il avait déjà trouvé un asile. Il y resta trois ans, livré à des travaux de philosophie et de littérature. Il retourna, en 1738, en Angleterre, où il eut bientôt le malheur de perdre sa seconde femme. La mort le surprit lui-même (1751), tandis qu'il s'occupait d'écrire ses *Réflexions sur l'état présent de la nation*, qu'il avait fait précéder de cette épigraphe empruntée à Cicéron : « Quant à moi, ce que la République sera quand je ne serai plus ne m'intéresse pas moins que ce qu'elle est aujourd'hui. »

« Que si maintenant, dit M. Glaire, nous laissons l'homme politique pour ne voir que le philosophe et l'écrivain, nous trouverons lord Bolingbroke l'égal au moins de ses contemporains. Il fut l'ami de Swift, publiciste très-estimé par tous les hommes d'Etat. Il vécut longtemps dans l'intimité de Pope, auquel il inspira son *Essai sur l'homme*. Il l'aida même dans ce travail nouveau pour le poète, bien que Pope se soit plaint amèrement que son ami l'ait fait sortir de la labyrinthe dans lequel il s'était engagé chrétien. » Quoi qu'il en soit, les attaques du noble lord contre le christianisme n'étaient pas sérieusement connues avant sa mort ; il avait bien répandu quelques principes d'incrédulité çà et là dans divers ouvrages, mais il ne les avait pas encore rassemblés en corps de doctrine. On ne le connut donc tel qu'il était qu'après sa mort. Il avait légué tous ses manuscrits au poète écossais David Mallet, et, dès l'année 1753, se hâta de faire imprimer les *Œuvres complètes* de Bolingbroke (Londres, 5 vol. in-4°, ou 9 vol. in-8°). A peine parues, elles excitèrent un rumeur générale dans la dévote Angleterre. Le jury de Westminster les dénonça comme attentatoires à la religion et à la morale, comme subversives de l'ordre public et ennemies de tout gouvernement. On trouve, dans la philosophie de Bolingbroke, une immense érudition et cet esprit à la fois satirique et moqueur

dont Voltaire, son élève, devait faire un emploi si terrible contre l'esprit d'intolérance et tous les abus en général. En effet, les œuvres de Bolingbroke ont été longtemps, pour les encyclopédistes et la plupart des philosophes du siècle dernier, une mine inépuisable de traits piquants, et d'objections les plus graves contre les religions en général, et en particulier contre la religion catholique. En vrai précurseur de l'incrédulité philosophique de l'école française, Bolingbroke combat la véracité de la Bible, assimile le Pentateuque aux aventures de *Don Quichotte*, ne voit qu'impies dans les Epîtres de saint Paul, nie l'immortalité de l'âme, etc. Quelques critiques bienveillants ont vu, dans cette incrédulité systématique, une réaction contre l'étroit bigotisme dans lequel Bolingbroke avait été élevé. Son précepteur, en effet, l'astreignait à des pratiques fort pénibles, comme de lire et de méditer les 119 sermons du docteur Morton sur le seul psaume CXIXe.

A travers les contradictions de sa métaphysique, Bolingbroke, cependant, n'était pas athée ; il professait ce déisme vague et indéterminé que Voltaire a popularisé chez nous. Il fut d'ailleurs un des hommes les plus singuliers, peut-être, mais les plus remarquables de l'Angleterre à cette époque. Outre les ouvrages cités dans cet article, il a encore publié : *Lettres sur l'esprit de patriotisme, sur l'idée d'un roi patriote*, traduite par de Birsy (Paris, 1750, in-8°) ; *Lettres sur l'histoire*, traduites par Barben-Dubourg (Paris, 1752, 3 vol. in-12) ; *Mémoires secrets sur les affaires d'Angleterre, depuis 1710 jusqu'en 1716*, traduits par Favier (Paris, 1754, 3 vol. in-8°) ; *Politique des deux partis par rapport aux affaires du dehors* (La Haye, 1734, in-12) ; *Testament politique ou Considérations sur l'état présent de la Grande-Bretagne* (Paris, 1754, in-8°). La meilleure édition des œuvres complètes est celle qui a été publiée à Londres en 1753 par David Mallet.

BOLINQUEINA, bourg de Portugal, province d'Algarve, district et à 35 kilom. N.-O. de Tavira, sur la rive gauche du Quarteira ; 3,000 h. Importante pêche de thon.

BOLINTINEANO (Démètre), poète et publiciste roumain, né en 1826 près de Bucharest, d'une famille de petits boyards. Après avoir complété ses études à Paris (1847), il revint dans son pays, où il rédigea quelque temps le *Peuple souverain*. Compromis dans la révolution valaque de 1848, il fut proscrit, se réfugia en France, et ne put obtenir de la Porte sa rentrée en Moldavie, où le prince Ghika lui réservait une chaire de littérature roumaine à Jassy. En 1852, une souscription publique lui permit de publier son premier volume de poésies, *Chants et Plaintes*, réimprimé en 1855, sous le titre de *Poésies*. Quelques pièces en furent traduites dans l'*Anthologie roumaine* (Hertford, 1856). Lorsque les provinces moldo-valaques eurent nommé chef du pouvoir le prince Couza, Bolintineano put enfin revenir dans la Roumanie et reçut, en 1861, le portefeuille des affaires étrangères dans le ministère Galesco. Outre le recueil précité, il a publié un poème philosophique intitulé : *Manoil* ; une brochure sur les *Principales roumaines* (1854, in-8°), et de nombreux articles dans la *Roumanie littéraire* d'Alessandri.

BOLITAINE s. f. (bo-li-tè-ne — du gr. *bolitaina*). Moll. Nom d'une espèce de poulpe mentionnée par Aristote.

BOLITOBIE s. f. (bo-li-to-bi — du gr. *bolitēs*, bolet ; *bios*, vie). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, tribu des brachélytres, voisin des staphylyns, et comprenant une vingtaine d'espèces, dont la plupart habitent l'Europe. Ce sont en général de très-petits insectes, qui vivent dans les champignons, la mousse, le bois pourri, etc. On dit moins bien BOLÉTOBIE.

BOLITÔCHARE s. f. (bo-li-to-ka-re — du gr. *bolitēs*, bolet ; *chara*, joie). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, famille des brachélytres, comprenant quatre espèces, qui habitent l'Europe. Elles vivent dans les champignons et les végétaux décomposés.

BOLITOGYRE s. f. (bo-li-to-ji-re — du gr. *bolitos*, fiente ; *gyros*, arrondi). Entom. Genre d'insectes coléoptères pentamères, famille des brachélytres, comprenant une seule espèce, qui vit au Mexique.

BOLITOPHAGE s. m. (bo-li-to-fa-je — du gr. *bolitēs*, champignon ; *phagō*, je mange). Entom. Genre d'insectes coléoptères, syn. d'ÉLÉDONE. On écrit moins bien BOLÉTOPHAGE.

BOLITOPHÏLE adj. (bo-li-to-fi-le — du gr. *bolitēs*, bolet ; *philos*, ami). Entom. Se dit des insectes qui se rencontrent habituellement sur les champignons.

— s. m. Entom. Genre d'insectes diptères, voisin des tipules, comprenant deux espèces qui habitent l'Europe centrale, et dont les larves vivent dans les champignons. On dit moins bien BOLÉTOPHÏLE.

BOLIVAR s. m. (bo-li-var — du nom du libérateur de la Colombie). Sorte de chapeau évasé, à larges bords, qui fut surtout à la mode en France en 1819 et 1820 : *Un BOLIVAR en feutre*. Un BOLIVAR en paille. Les avoués maintenant ont des fracs à l'anglaise et des BOLIVARS ; on ne sait jamais, à leur costume, s'ils vont au bal ou au palais. (Scribe.)

Bolivars et les Morillos (LES), vaudeville-revue, de MM. Armand Dartois et Gabriel,